

EDOGAWA Ranpo

La Chambre rouge

Récits policiers traduits du japonais
par Jean-Christian Bouvier



Éditions Picquier

Sommaire

La Chenille.....	7
La Chaise humaine.....	33
Deux vies cachées	57
La Chambre rouge.....	79
La Pièce de deux <i>sen</i>	109

LA CHENILLE

Refusé par la revue Kaizo comme trop « dangereux », le texte de La Chenille a été publié par la revue Shinseinen dans une version des méfaits du militarisme, notamment à cause de l'épisode tabou de la médaille militaire, il sera interdit à la publication pendant toutes les années de guerre.

Edogawa Ranpo se défendra pourtant dans ses Mémoires de toute « intention idéologique » : pour lui, l'histoire du lieutenant Sunaga ne serait que le matériel nécessaire à un récit particulièrement dramatique...

Aujourd'hui, La Chenille est considérée comme le chef-d'œuvre du genre ero-guro – mélange d'érotisme et de grotesque – bien représenté dans la littérature populaire japonaise.

Dehors, le grand jardin, laissé à l'abandon et envahi par les herbes folles, était déjà plongé dans l'obscurité ; tout en marchant vers le pavillon où l'attendait son mari, Tokiko entendait encore la voix du vieux général la gratifier de ses insupportables éloges. Les phrases qu'il ressassait inlassablement à chacune de ses visites lui laissaient un arrière-goût amer qui lui rappelait étrangement celui de ce plat d'aubergines au gingembre qu'elle détestait.

— L'héroïsme du lieutenant Sunaga est, sans conteste, la gloire de l'Armée de terre, avait-il répété comme d'habitude.

Il s'obstinait, en outre, à appeler pompeusement son ancien subordonné par son grade.

— Mais j'admire également l'abnégation avec laquelle vous vous occupez de lui depuis trois ans sans jamais montrer le moindre signe de lassitude. Le sacrifice que vous lui faites de votre propre vie est sans commune mesure avec le dévouement que l'on est en droit d'attendre d'une épouse. Je le dis comme je le pense : vous êtes un exemple pour le pays... Les années à venir seront longues, mais je sais qu'il

pourra compter sur vous. Ne perdez pas courage !

Chaque fois qu'il la rencontrait, le général Washio n'était pas satisfait tant qu'il n'avait pas placé son couplet sur la gloire de son protégé et le dévouement de sa vertueuse épouse. Tokiko ne le supportait plus, mais comme elle éprouvait en même temps le besoin d'échapper aux longs tête-à-tête muets avec son mari impotent, elle guettait les moments où le général semblait absent pour venir bavarder avec sa femme et sa fille.

Au début pourtant, lorsqu'elle-même tirait quelque fierté de son sacrifice et de son dévouement, de telles louanges ne lui déplaisaient pas, mais cette époque était révolue, et aujourd'hui, le moindre éloge la faisait frissonner. Elle avait l'impression qu'un doigt accusateur se dressait devant elle pour dénoncer l'horrible réalité que dissimulait sa vertu de façade.

Elle avait changé comme jamais elle n'aurait imaginé qu'un être humain puisse le faire. Il était vrai qu'elle avait été une jeune femme innocente et timide, dévouée de toute son âme à son mari, mais, avec le temps, la vue du malheureux estropié avait fait naître en elle des passions inavouables. Comment avait-elle pu changer à ce point ? Le lieutenant Sunaga avait été autrefois un bel officier, fier de servir sa patrie : il n'était plus qu'une sorte d'animal ou de jouet entre ses mains. D'où venait cette force diabolique qui attisait son désir de faire le mal ? Quelque charme mystérieux se dégageait-il de cette masse de chair

jaune ? Les mots « estropié » ou « invalide » n'exprimaient pas la réalité de l'état de son mari : on lui avait rendu une masse de chair difforme qui n'avait plus rien d'humain. Elle sentait également que les plaisirs honteux qu'elle tirait du monstre étaient liés à une sensualité débordante qui travaillait son corps de femme de trente ans.

Ces derniers temps, elle avait considérablement pris du poids et transpirait facilement. Chaque fois que le général Washio lui parlait, elle avait l'impression que son embonpoint la trahissait et que le vieil homme n'était pas insensible à l'odeur qui émanait de ses formes rebondies. Elle était saisie de honte et de colère quand il la couvrait des yeux tout en discutant sur sa vertu. C'était pour cela qu'elle le détestait.

Tout en marchant elle s'inquiétait de ces kilos gagnés si rapidement et qui formaient un contraste étrange avec la pâleur extrême de son visage.

Dans ce coin de campagne reculée, une bonne centaine de mètres séparaient la maison principale du petit pavillon. Comme il n'y avait pas de chemin entre les deux maisons, il fallait traverser un pré en friche où souvent des couleuvres disparaissaient dans un bruit d'herbes froissées, et, sur le côté, faire attention à éviter l'orifice d'un vieux puits caché par des ronces. Une haie vive, irrégulière et mal taillée, faisait le tour de la propriété au milieu des champs et des rizières ; au fond, dans l'obscurité, se dressait leur petit pavillon à un étage avec, en arrière-plan, dans le lointain, le bois du sanctuaire Hachiman.

Quelques étoiles commençaient à briller dans le ciel. La chambre devait déjà être plongée dans le noir. Elle n'était pas là et il était incapable d'allumer la lampe seul... Elle imagina la boule de chair coincée sur sa chaise ou ayant roulé sur les tatamis et clignant désespérément des yeux dans la pénombre... Un élan de compassion et de dégoût, étrangement mêlé de sensualité parcourut sa moelle épinière.

Elle pressa le pas. La fenêtre à l'étage était grande ouverte, pareille à une sinistre bouche d'ombre noire. Elle entendit le bruit sourd habituel contre les tatamis.

« Il recommence ! » se dit-elle en sentant ses yeux se gonfler de larmes.

Il avait roulé sur le dos et, incapable de faire un autre geste, il frappait impatiemment de toute sa force le tatami avec sa tête pour l'appeler.

— J'arrive. Tu as faim, n'est-ce pas..., dit-elle tout en sachant qu'il ne pouvait pas l'entendre.

Elle se précipita dans la cuisine où se trouvait le petit escalier rapide menant à l'étage.

La pièce de six tatamis comportait une petite alcôve avec, posée dans un coin, une lampe à pied et des allumettes.

— Je t'ai fait attendre longtemps, excuse-moi, dit-elle sur le ton d'une mère s'adressant à un nourrisson. Cela ne sert à rien de t'énerver, je ne peux rien faire dans le noir ; laisse-moi au moins le temps d'allumer la lampe, j'en ai pour une seconde. Encore un tout petit peu de patience...

Elle avait pris l'habitude de parler toute seule,

faisant semblant de croire qu'il comprenait ce qu'elle lui disait. Elle alluma la lampe et la porta vers la table basse qui servait de bureau à l'autre extrémité de la pièce.

Une petite chaise, d'un modèle spécial, sanglée d'une épaisse couverture en laine, était installée devant la table. Elle était vide : plus loin, une forme étrange était ramassée en boule sur les tatamis, vêtue, ou plutôt enveloppée dans un vieux kimono de soie, comme un énorme baluchon jeté à terre.

Une tête d'homme jaillissait des tissus et frappait des coups sourds sur le tatami à la façon d'un automate ou d'un insecte géant.

À chaque coup, le baluchon se déplaçait légèrement.

— Ce n'est pas la peine de te mettre dans cet état-là ! Que veux-tu ? Ceci ? dit-elle en faisant avec la main le geste de manger.

— Non ? Alors, quoi ?

Elle essaya un autre geste, mais il fit non de la tête sans cesser de donner des coups désespérés contre la natte.

Un éclat d'obus l'avait atrocement défiguré. Le lobe de son oreille gauche avait été entièrement arraché et seul restait un petit trou noir à la place ; de même, une balafre ponctuée de points de suture remontait de la commissure des lèvres jusque sous l'œil gauche, tandis que du côté droit, une affreuse cicatrice courait de la tempe vers le sommet du crâne. Sa gorge était creusée comme si elle avait été évidée,

et ni son nez ni sa bouche n'étaient reconnaissables. Pourtant, au milieu de cette face hideuse, brillaient deux yeux clairs et ronds, presque enfantins, pétillant de colère.

— Tu as quelque chose à me dire, n'est-ce pas ? Attends...

Elle sortit un cahier et un crayon du tiroir du bureau. Puis elle mit le crayon dans la bouche de son mari et tint le cahier ouvert devant son visage. Incapable de parler, amputé des quatre membres, l'invalidé griffonna péniblement avec la bouche quelques mots maladroits sur le papier.

Je te dégoûte ?

— Oh ! oh ! tu es encore jaloux, fit-elle en riant. Ne dis pas de bêtises...

Comme il se remettait à marteler le sol, elle présenta à nouveau le cahier devant sa bouche. Le crayon traça des caractères incertains :

Où étais-tu ?

Lui arrachant d'un geste brusque le crayon de la bouche, Tokiko écrivit sa réponse dans la marge du cahier : *Chez les Washio.*

— Tu devrais pourtant le savoir ! dit-elle en lui flanquant le cahier sous les yeux. Ai-je seulement un autre endroit où aller ?

Il réclama à nouveau le crayon.

Trois heures !

Elle eut pitié de lui et s'inclina pour lui montrer qu'elle voulait se faire pardonner.

— Excuse-moi, je n'ai pas vu le temps passer. Je n'irai plus... Je n'irai plus..., répéta-t-elle en soulignant chaque mot d'un geste de la main.

Emmailloté dans les pans de son kimono, le lieutenant Sunaga semblait vouloir ajouter quelque chose, mais l'épreuve du crayon était sans doute trop épuisante, et il restait la tête en arrière, complètement immobile. Seuls ses grands yeux extraordinairement expressifs regardaient fixement Tokiko.

Elle savait qu'il n'y avait qu'un moyen, dans ces cas-là, de calmer ses accès de colère. Les mots et les excuses ne servaient à rien, et même les regards les plus éloquents n'avaient plus aucune prise sur le cerveau embrumé du malheureux. Chaque fois qu'il avait une de ces étranges « crises de jalousie » et que la tension entre eux deux devenait insupportable, elle finissait par céder à son attente.

Se penchant brusquement sur lui, elle se mit à couvrir de baisers la bouche déformée par l'énorme cicatrice suturée. Aussitôt une lueur de soulagement traversa le regard du lieutenant tandis qu'un sourire crispé le faisait douloureusement grimacer. Prise de frénésie à sentir sous elle cet être sans défense, entièrement à sa merci, Tokiko multiplia avec fureur ses baisers. Oubliant la laideur repoussante du malheureux, elle se livrait à l'exaltation de ses propres sens, et sentait monter en elle le désir attendu et irrésistible de le faire souffrir.

Étouffé sous cet assaut de caresses et de violence, il n'arrivait plus à respirer et se tordait de douleur, le

visage figé par la peur. Comme toujours, à la vue de cette souffrance, Tokiko sentit son corps s'embraser.

Ses mains agrippèrent les pans du kimono de soie et elle se mit à dénuder l'indescriptible bloc de chair.

D'après les médecins, c'était un miracle qu'il ait survécu à l'amputation de ses quatre membres. Les journaux avaient consacré de nombreux articles à son cas tragique, et dans l'un d'entre eux, le lieutenant Sunaga avait même été comparé à une « pathétique poupée brisée ». Ses bras et ses jambes avaient en effet été sectionnés pratiquement au niveau du tronc, ne lui laissant que quatre moignons de chair rebondis qui luisaient comme les cicatrices de son visage. Le plus étonnant était qu'il avait gardé de sa robuste constitution un torse très développé et un solide appétit. Manger était devenu sa seule distraction (le général Washio y voyait, bien sûr, le résultat des bons soins et du dévouement de Tokiko), son abdomen s'était gonflé comme une outre lustrée, pleine à craquer. Sur ce corps réduit à un tronc, l'obésité prenait des proportions effrayantes.

Le lieutenant Sunaga n'était plus qu'une énorme chenille jaune. Les quatre petites poches bourrelées de ses moignons se repliaient sur elles-mêmes en une cavité de peaux froissées. Il se servait de ces quatre ailerons de chair pour ramper sur les tatamis ; en jouant de la tête et des épaules, il réussissait parfois à se soulever sur ses fesses pour tourner tout autour de la pièce comme une toupie.

Complètement nu, il n'opposait plus aucune résistance aux mains qui venaient de le dépouiller, et se contentait de regarder fixement Tokiko sans bouger. Elle était accroupie juste au-dessus de lui, les paupières à demi closes comme un fauve aux aguets, et il pouvait distinguer le grain soyeux de la peau un peu grasse de son menton.

Tokiko savait ce que signifiait cette attente dans le regard de son mari. Souvent, quand elle faisait des travaux de couture à ses côtés, il restait des heures à fixer un point dans l'espace avec les mêmes yeux brûlants.

Ancien soldat courageux et brutal, il n'avait jamais eu de goût pour les livres et n'avait trouvé aucun réconfort dans la lecture. L'explosion, en outre, avait diminué ses facultés mentales au point qu'il en était réduit à la recherche de la satisfaction bestiale d'un appétit sexuel insatiable. En même temps, au sein même des ténèbres de son cerveau embrumé, le souvenir de la morale rigide de son éducation militaire faisait de lui le témoin impuissant de sa propre déchéance. C'était à cette lucidité que Tokiko attribuait l'angoisse qu'elle lisait dans son regard enflammé par le désir.

Elle avait, pour sa part, découvert le plaisir qu'elle tirait du spectacle de sa souffrance. D'un naturel craintif et timide, elle avait pris goût à faire souffrir plus faible qu'elle, et les tourments qu'elle pouvait infliger à sa guise au malheureux l'excitaient

chaque jour davantage. Aujourd'hui encore, il était là, sans défense et frémissant ; elle se pencha sur lui, moins pour le soulager que pour assouvir ses propres passions...

Cette nuit-là, elle poussa un cri et se réveilla en sueur au milieu d'un cauchemar.

Le globe de la lampe à huile à son chevet était rempli de fumée et la mèche finissait de se consumer en grésillant. Toute la pièce baignait dans une faible lueur orangée. Elle regarda son mari couché à côté d'elle : sous les reflets de la lampe, ses cicatrices chatoyaient dans la pénombre. Il ne l'avait pas entendue crier mais ses yeux étaient grands ouverts et fixaient le plafond. Le réveil posé sur le bureau marquait un peu plus d'une heure du matin.

Une sorte de torpeur engourdisait le corps de Tokiko, tandis que des images folles tournoyaient dans son esprit. Un tronc humain dansait devant elle comme une toupie vivante, puis surgissait une femme d'une trentaine d'années, obèse et vulgaire, qui l'enlaçait et l'entraînait dans une étreinte monstrueuse... Tokiko frémit de plaisir et de dégoût. L'enfer était devenu une drogue dont sa chair et ses sens ne pouvaient plus se passer... Les mains pressées contre sa poitrine, elle poussa un long gémissement et regarda l'homme couché à ses côtés : tel un pantin désarticulé, il n'avait pas bougé.

La douleur physique qu'elle avait ressentie en se réveillant se fit plus précise ; Tokiko comprit qu'elle était indisposée plus tôt qu'elle ne l'avait prévu. Elle se leva et descendit au rez-de-chaussée.

Quand elle revint, il fixait toujours le plafond et ne tourna même pas la tête vers elle.

Comme d'habitude, il était perdu dans ses pensées.

Voir cet être humain, dont le seul lien avec le monde extérieur était le regard, s'absorber pendant des heures dans la contemplation d'un point imaginaire en plein milieu de la nuit la fit frissonner. Elle avait beau se répéter qu'il avait l'esprit dérangé, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'il existait, pour les monstres comme son mari, un autre monde auquel elle n'avait pas accès. C'était horrible de le voir là, à côté d'elle, complètement absent.

La tête lourde, livrée à ses propres chimères, elle resta longtemps allongée sans trouver le sommeil. Se calmant peu à peu dans le silence de la nuit, elle se remémora les événements qui avaient bouleversé sa vie depuis trois ans.

Quand elle avait appris que son mari blessé allait être rapatrié, elle s'était dit que, du moins, il était vivant et que pour lui la guerre était terminée. À l'époque, elle fréquentait encore les femmes des autres officiers, et plusieurs lui avaient dit qu'elle avait de « la chance ». Puis, les journaux avaient commencé à relater l'exploit du lieutenant Sunaga ;

elle avait compris certes qu'il était gravement blessé, mais n'avait pas une seconde imaginé l'état dans lequel son mari allait lui être rendu.

Elle n'oublierait jamais le jour où elle était allée le voir à l'hôpital militaire. Son visage, couvert de cicatrices, émergeait des draps blancs immaculés, et il la regardait d'un air ahuri. Un interne lui avait expliqué en usant de termes techniques difficiles à comprendre que son mari était devenu sourd à la suite de ses blessures et qu'un blocage étrange de son système articulaire lui avait fait perdre l'usage de la parole. Elle s'était mise à pleurer.

— Soyez courageuse, avait dit le médecin en faisant doucement glisser les draps vers le bas du lit.

À l'emplacement des bras et des jambes, il n'y avait rien, absolument rien... Le tronc emmailloté dans des pansements était aussi irréel qu'un buste de plâtre inerte couché au milieu des draps.

Elle avait été prise de vertige et s'était accroupie au pied du lit.

Le médecin et les infirmières l'avaient entraînée dans une autre pièce où elle avait éclaté en sanglots. Elle avait pleuré pendant des heures affalée sur le coin d'une table.

— C'est un vrai miracle, lui avait répété le médecin en cherchant maladroitement à la consoler. Le lieutenant Sunaga n'est pas le seul à avoir perdu bras et jambes au combat, mais il est le seul que nous ayons réussi à sauver. C'est un miracle, un vrai miracle, que nous devons aux progrès de la médecine

militaire et à l'habileté du chirurgien-major qui l'a opéré. Il s'agit très certainement d'une prouesse médicale unique au monde !

Il répétait machinalement le mot « miracle » sans savoir lui-même s'il fallait s'en réjouir ou non.

Dans les journaux, l'héroïsme du lieutenant Sunaga se trouvait comme redoublé par le succès des médecins militaires.

Assez étrangement, elle n'avait pas vu passer les six premiers mois. Le « miraculé » avait été glorieusement ramené chez lui par une escorte composée de ses supérieurs et de ses compagnons d'armes. Peu après, en compensation de la perte de ses quatre membres, il avait été honoré de l'ordre du Cerf-volant doré, la plus prestigieuse décoration de l'armée japonaise. Le dévouement avec lequel elle soignait le héros invalide valait à Tokiko sa part de gloire, et tout le monde dans sa famille et dans le quartier vantait le sens de l'honneur de ce couple exemplaire.

Mais bientôt, elle s'était rendu compte que la maigre pension d'invalidé de guerre de son mari ne leur permettait pas de vivre. Elle avait fait appel à la bienveillance du général Washio et avait obtenu l'autorisation de loger gratuitement dans le petit pavillon au fond de sa propriété. C'était à partir de ce moment que leur vie avait brusquement changé. L'isolement de la campagne y avait sa part, mais l'attitude des gens n'était également plus la même. La fièvre de l'héroïsme était retombée et avait fait

place à une indifférence totale. On s'était lassé de l'excitation causée par les premières victoires, et les exploits guerriers ne faisaient plus recette. Les visites s'étaient faites de plus en plus rares et l'on avait oublié jusqu'au nom du célèbre lieutenant Sunaga.

Repoussés par son aspect physique ou par la crainte d'être obligés de lui apporter une aide matérielle, les membres de sa famille ne venaient pratiquement jamais le voir ; Tokiko, de son côté, avait perdu ses parents et savait que son sort laissait ses frères et sœurs indifférents. Ils vivaient donc tous les deux, retirés du monde, avec pour tout horizon cette pièce de six tatamis, dans un face à face sinistre où sa vertu d'épouse fidèle était confrontée au silence d'un sourd-muet réduit à l'état d'une potiche de terre glaise.

Il n'avait pas, lui non plus, réussi à s'habituer à la vie végétative à laquelle le sort l'avait brutalement condamné ; malgré la santé de fer que sa solide constitution lui avait permis de recouvrer, il restait des heures allongé sur le dos sans bouger, s'endormant ou somnolant à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Lorsqu'elle avait eu l'idée de le faire écrire, un crayon dans la bouche, les deux premiers mots qu'il avait tracés avaient été « journaux » et « médaille ». Par « journaux », il voulait dire toutes les coupures de presse des articles parus au moment de son « exploit ». La médaille était, bien sûr, celle dont il

avait été officiellement décoré. Le général Washio les avait fièrement brandis devant ses yeux quand il avait repris conscience à l'hôpital, et il s'en souvenait.

Il les avait longtemps très souvent réclamés. Tokiko les tenait à bout de bras devant lui et il les regardait pendant des heures. Tout en réalisant l'absurdité de la situation, elle luttait courageusement contre les crampes qui engourdisaient ses bras et observait avec un peu d'inquiétude la joie intense que la contemplation des reliques de sa gloire procurait au cul-de-jatte.

Il avait pourtant sans doute, lui aussi, fini par se lasser et avait soudain cessé de les réclamer. Sa vie s'était alors réduite à la satisfaction immédiate de son appétit et de ses instincts sexuels. Boulimique et insatiable, à n'importe quelle heure de la journée, il réclamait à manger ou exigeait d'elle des rapports intimes. Si elle refusait, il devenait comme fou et se mettait à ramper et à tourner dans tous les sens au milieu de la pièce.

Étant condamnée à vivre en recluse avec lui dans ce coin perdu de campagne, elle avait compris que le dégoût qu'il lui inspirait rendrait leur vie insupportable et que seule une passion démoniaque lui permettrait de le surmonter. Puisqu'ils étaient comme deux bêtes fauves enfermées dans une cage, le choix qu'elle avait fait de laisser libre cours à ses pulsions bestiales était au fond naturel. C'était ainsi que, progressivement, elle en était venue à le considérer comme un jouet grandeur nature dont elle pouvait user et abuser.

Gagnée par la force animale avec laquelle il exprimait sans honte ses instincts, elle ne lui cédaient en rien et était elle-même devenue insatiable.

Parfois, elle avait peur d'elle-même et se demandait en tremblant si elle n'allait pas sombrer dans la folie. L'étrange chose en son pouvoir qui ne pouvait ni se déplacer, ni parler, ni entendre, n'était pas un bout de bois ou un morceau de terre glaise mais un être humain pétri de chair et d'émotions. Le plus fascinant était qu'il ne disposait que de ses deux grands yeux ronds pour manifester ses réactions aux souffrances qu'elle lui infligeait : son regard exprimait tour à tour la détresse et la colère pour finir par pleurer de rage et d'impuissance... Le jeu se répétait à l'infini ; le lieutenant était à la fois terrorisé par sa femme et fou de désir, tandis que, de son côté, elle avait découvert le plaisir suprême de l'exciter et de le faire souffrir.

Trois années déjà étaient passées. Elle restait allongée, les yeux fermés, laissant monter en elle la lumière crue du souvenir : les scènes les plus violentes se déroulaient confusément sous ses paupières comme projetées par une lanterne magique dérégulée. C'était toujours ainsi quand elle était indisposée ; sa mémoire et son imagination se déchaînaient, et peu à peu, elle était saisie d'une envie sauvage de mettre sa malheureuse proie au supplice. Elle restait lucide, mais était incapable de maîtriser ce bouillonnement de violence interne.